

Les Ukrainiens

ou une histoire presque fausse

Une histoire vraie, raconté par Irishkahja et Vladimir,
Les noms ont été changés.

Louhansk

– Vladimir, un pas en avant.



Bon, je fais un pas en avant, je savais déjà ce qui allait se passer. Tout le monde se moquait de ma gueule, j'étais le plus petit, je faisais un mètre cinquante-cinq, mais par contre, j'étais imbattable au cent et cinq-cents mètres, comme au parcours du combattant. J'étais un tireur passable, presque mauvais.

Ce n'était pas méchant, mais chaque fois j'avais droit au sept nain de blanche neige. Le lieutenant, ne pouvait pas s'empêcher non plus de sourire.

– Vladimir, tu te rends à Zaporizzjai, tu remettras ce classeur, et tu reviens, demain tu es de retour.

– Bien mon lieutenant.

Je remplie ma jeep de toutes sortes de réserve pour manger, de l'eau, je ne buvais pas d'alcool. Je prends encore mon portable une savonnette et une couverture.

La prisonnière

Je monte dans ma jeep, et me voilà partit. Le problème de ma grandeur, lorsque des filles venait nous voir, en fin de semaine, je n'y avais pas droit, les filles disaient, qu'elles ne voulaient pas d'enfant de troupe. Je m'y étais habitué et en fait, je n'y tenais pas, j'étais encore puceau, les filles dans ce domaine me faisaient encore peur.

Je n'avais pas encore fait cinquante km, je roule sur une de ses petites mines papillons qui explose sous la Jeep. Mon moteur est foutu, je continue donc à pied, après avoir rangé le maximum dans mon sac, mes provisions, ma couverture, des allumettes. J'emporte bien entendu ma kalachnikov.

Mon sac dans le dos, je me mets en marche. À la tombée de la nuit, je me trouve une petite place dans une ruine. Bien confiant qu'il ne se passerait rien, je m'endors.

Mon ange Gardien à veiller sur moi, il ne s'est rien passé. Je continue mon chemin, dans la soirée, j'arrive dans un village abandonné, je vais doucement, je suis très attentif au moindre bruit, il me semble avoir vu une silhouettée se faufiler.

J'attends, mais rien, je me suis trompé. « pan » un coup de feu a claqué, je me laisse tombé à terre. Je ne m'étais pas trompé. Mon arme est prête, je ne bouge plus, je fais le mort. Mon treillis à un trou à la manche, mon ange gardien est toujours avec moi.

Après une bonne demi-heure, Je risque un œil. Dans une petite maison, je vois le scintillement d'un feu. Il fait nuit

maintenant. Armé de ma Kalachnikov, je me dirige vers la petite maison. J'arrive à le contourner, il est assis, il se réchauffe les doigts, avec sa tasse brûlante. Je me tiens maintenant derrière lui.

– Tu lèves les bras, tu te lèves doucement sans te retourner, lentement, sans geste brusque. Lui dis-je. Il n'a même pas l'air d'être surpris. Je sors mes menottes, je lui attache les mains dans le dos, je le retourne, je fais tomber sa capuche, c'est moi qui suis surpris, je m'exclame, merde, une fille.

– Merde une fille, répète-t-elle en souriant et en se moquant de moi. Qu'est-ce que cela veut dire ? Tu crois peut-être que les filles ne savent pas se battre, sale russe, je t'attendais même que tu en as mis du temps pour rappliquer, elle souriait gentiment. Je la trouvais belle.

– Tu sais tellement bien te battre, que tu ne m'as pas touché.

– Pauvre con, tu veux que je te montre le trou dans ta veste sale poutine, sale russe, je ne voulais pas te tuer, du moins pas encore, pas aujourd'hui. Comment t'appelles-tu ? le mort vivant, qu'est-ce que ce brassard blanc ?

– Vladimir et toi, sale nazie ? Ce brassard blanc et un signe de reconnaissance, pour les russophones.

– Vladimir Poutine, moi c'est Irishkahja, pas nazie

– Ton mec c'est également un Vladimir, ton clown de Zelinski.

- Peut-être du-con, mais lui il veut nous rendre la terre que viennent nous voler ses saloperies de russes.
- Je ne suis pas russe, je suis Ukrainien, séparatiste, mais pas russe.
- Comment ça, le Donbass et rattaché à la Russie, alors tu es russe.
- Que faisais-tu ici ?
- Je t’attendais.
- Tu es conne toi, tu ne savais même pas que je venais.
- Mais je savais que c’était toi que j’attendais.
- Comment ça.
- Ben ouai, tous c’eut qui passait, je les regardais avec ma lunette, par ce que tu me plaisais, un peu plus je te laissais passer.
- Bon allé tu m’énerves, ferme ta gueule. Je commence à nettoyer le sol.

Zaporizzjai

– Tu sais, tu n’as pas besoin de nettoyer pour moi, tu peux le faire comme ça hein, cela ne me gêne pas, j’y suis habitué maintenant.

– Je peux faire quoi ?

– Me violer pardi. Tous les Russes, ils violent les femmes les mecs, les filles les enfants et même les bébés.

– Eh c’est ton clown Zelinski qui dit ça ?

– Bien entendu, mais tout le monde le sait.

– Tu veux que je te dise ? Je n’ai jamais fait l’amour avec une fille, je n’ai jamais violé une femme, une petite fille, encore moins un bébé, je suis puceau, « J’attrape une mouche » je crois que je vais m’entraîner sur une mouche.

– Ils me disent, que tous les soldats ont un condom dans leur sac, c’est pourquoi faire hein ? Ce n’est pas pour violer les filles ? Hein, cela t’en bouche un coin que je le sache. J’éclate de rire.

– Je ne sais pas, peut-être que j’ai également un condom dans mon sac, mais si je veux te violer, je vais te dire attend, attend, je vais mettre mon condom. Sois franche, tu vas attendre ? Elle est conne celle-là, mais elle est conne !

– Ben oui quoi, c’est quand-même plus propre de prendre un condom non ?

– Tu sais pas ? Si je veux te violer, la prochaine fois, je te dirais : attends connasse, mets-moi le condom. Bon

aller ferme ta gueule ici on va dormir, sans condom, c'est pour ça que je nettoie.

– Tu veux me dire que tu ne vas pas me violer ?

– Bien sûr que non, je n'ai pas de condom à mon zob.

– Alors tu n'es pas un vrai russe.

– Je ne suis pas un vrai, je ne suis même pas un faux russe, je suis un Ukrainien du Donbass. Ma couverture était sur le sol. Maintenant tu fermes ta gueule, tu te couches là, par terre à côté de moi, et je ne veux plus entendre tes conneries. Je l'attache à mon ceinturon.

– Vladimir, comment ça marche un condom ? C'est vrai que tu es puceau ?

– Irishkahja, tu commences à me faire chier, je ne sais pas comment sa marche, oui, je suis puceau, c'est vrai, je suis un vrai puceau tu fermes ta gueule maintenant ou je vais me fâcher. On entend du bruit, mais elle continue. Chut, chut

– Je...

Pour l'empêcher de parler, je n'ai rien trouvé d'autre, je lui pousse ma bouche sur la sienne. Um, um dit-elle encore se débattant à peine, juste pour la forme. Oh merde, elle se débrouille pour faire glisser sa langue entre mes lèvres, qu'elle roule autour de la mienne, je voyais briller ses yeux souriant dans la nuit noire.

Elle prenait du plaisir à me donner du plaisir. Je sentis ses mains autour de mon cou, derrière ma nuque, ma queue se levait et comme elle se trouvait contre moi, elle s'en rendait bien compte. Je réalisais d'un coup, qu'elle n'était plus attachée à ma ceinture. Elle se presse contre moi.

- Vladimir, j'ai froid.
- Mois aussi.
- La couverture par terre, met là sur nous.

Je me lève, c'est vrai, elle n'est plus attachée. Je retire la couverture, je nous couvre avec, mais nous n'avions pas plus chaud.

- J'ai une idée dit-elle, ouvre ta veste, elle retire ses vêtements du haut, elle est torse nu, elle ouvre sa veste, laissant sortir sa poitrine que je distinguais parfaitement dans la nuit, puis elle pousse sa belle poitrine brûlante contre moi. Tu vois, cela va mieux. En plus, elle avait raison, son corps chaud contre le mien, mais surtout sa



peau douce contre la mienne, j'ai bandé toute la nuit, sans pouvoir vraiment fermer l'œil.

Je me réveille au matin, elle était déjà debout, elle était complètement nue, là elle n'avait pas froid sa poitrine pointait que je pouvais maintenant admirer après l'avoir senti contre moi toute la nuit, je bandais comme un salop.

Elle avait même fait du café, pour nous deux.

– Tien, j'ai trouvé ça Puis elle me donne deux condoms.

– Tu vois, je pourrais violer deux filles. Que je lui dis

– Ah non, un était dans ton sac, l'autre dans le mien.

Vladimir, Comment ça marche avec une fille, comment doit-elle mettre un condom, tu le sais toi ?

– Je ne sais pas. Comment se fait-il que tu sois libre ?

– Je ne peux pas me sentir attaché.

– tu ne te sauves pas hein.

– Si j'avais voulu, je serais déjà loin.

– pourquoi tu n'es pas parti ?

– Tous simples, le petit russe, ce nain, eh bien il me plaît. Je suis ta prisonnière, J'attends même que tu me violes. Pourquoi crois-tu que tu sois encore en vie ? Je ne t'ai pas manqué. Regarde. Elle se retire un cheveu assez long, attache une petite pierre au bout, puis elle va pendre cette pierre à trente mètres, la fait se balancer. Elle prend ma kalachnikov, sans beaucoup visé, coupe le cheveu. Tu vois, si j'avais voulu, tu serais mort.

– Amène-toi, habille-toi. Elle vient se frotter toujours à poil contre moi

– Aide-moi dit-elle

Je lui fermais sa veste, je faisais attention de ne pas toucher sa poitrine, mais elle était trop grosse, je devait pousser ses deux beaux seins avec ma main, cette belle poitrine et sa belle touffe blonde qui me faisaient bander comme un salop.

– Ferme ta veste, on y va, tu t’attaches à ma ceinture.
Elle prend les menottes, elle s’attache avec le sourire.

Mais elle avait toujours quelque chose à dire, elle n’arrêtait pas de papoter, comme une pipelette, tout le long du chemin. Un vrai moulin à parole, cela ne me dérangeait pas, cela me tenait compagnie. Si je voulais qu’elle s’arrête, pas difficile, j’approchais mes lèvres des siennes, elle faisait le reste.

Cette fois, c’est elle qui se jetât sur moi, me fit tomber, sa bouche sur la mienne, elle m’embrassait avec fougue.

– Tu es conne ou quoi, qu’est-ce qui te prend ?
– Il y avait des ennemis, chuchote-t-elle.
– À ce train-là on est pas arrivé.
– Cela ne fait rien, j’ai tous mon temps et j’adore tellement t’embrasser, j’aime avoir tes lèvres humides contre les miennes tu n’aimes pas ?

Bien entendu que j’aimais, mais je ne voulais pas le lui dire. Cela me faisait bander, j’avais même peur d’éjaculer dans mon froc.

Toujours allongé sur moi, ses deux mains sur mes joues, elle me donnait des coups de langue sur mes lèvres, en remuant son bassin contre ma bite grandissante, sur mon bas-ventre, elle savait pertinemment ce qu’elle faisait.

Nous continuons notre chemin, nous sommes obligés de nous cacher, une patrouille ukrainienne a pris des civils pour cible. Irishkahja, est inceste, elle veut se lever, c'est moi qui la fais tomber, mes lèvres sur sa bouche.

Elle se débat un peu, mais pas trop, elle rouspète, enfin elle glisse une main dans mon treillis, me caresse les fesses. Putain, elle me fait bander de nouveau et de plus belle. Elle a même réussi à prendre le dessus.

Notre baiser dura assez longtemps, elle avait réussi sans que je ne m'en rende compte à ouvrir mon pantalon, et tout d'un coup, elle tenait ma bite à pleines mains.

– Merde Irishkahja, que fais-tu, t'es complètement cinglé, en plus en plain jour, tu es...

Mais sa bouche couvrait la mienne, elle me prit ma main, pour la poser sur sa poitrine, son corsage grand ouvert, mais ne lâchât pas ma bite pour autant qui gonflait dangereusement de plus en plus, j'ai l'impression que j'allais juter, je me retenais, comme je pouvais, cela me faisait même mal.

Je n'en pouvais plus, dans un sursaut et un grognement de fauve. Mon gland éclata, mon sperme se met à gicler à flot, elle tenait ma bite de tel manière qu'elle se dégorgeait dans les gravats, elle pausa sa joue contre la mienne et si je bougeais, elle m'embrassait.

Malgré cette douceur, tout essoufflé, je ne peux m'empêcher de rouspéter gentiment.

– Tu ne peux pas arrêter de faire des conneries, non ?

– Tu es un petit grincheux. Ce ne sont pas des conneries

Elle me plaisait mon Ukrainienne, de plus en plus. Nous étions presque arrivés, je bute et tombe, entraînant Irishkahja, dans ma chute, dans une flaque de boue, riant et dégueulasse, nous avons réussi à nous rendre sans plus de problème à Zaporizzjai.

– Dis-moi Vladimir, c’est bien ici que les Russes tiraient des obus dans le toit dont un n’avait pas explosé ?

– Oui, viens je vais te le montrer il est encore dedans.

– Vous ne l’avez pas enlevé ? Et si il explose ?

– Bien sûr que non. En plus il ne va pas exploser de si tôt.

Nous sommes obligés de nous mettre à l’abri, on nous tire dessus.

– Vladimir, les Russes nous tirent encore dessus.

– Bien entendu, il se tient ici plus de 500 russes, et les Russes tirent sur les Russes.

– Y sont fous ses russes.

– Ce ne sont pas les Russes connasses, ce sont tes potes les Ukrainiens de ton clown, qui nous tirent dessus.

– Pourquoi y font ça ?

– Pour plusieurs raisons, pour nous faire partir, pour nous faire peur, et s’il y a un accident, ils diront que c’est la faute aux Russes.

– Je ne te crois pas.

– Tu vois d’autre raison ? Tu crois que les Russes mettront la vie en danger de leurs 500 soldats ? Réfléchi

donc un peu, utilise donc tes méninges si tu en as Zelinski.

– Mais ils n’ont pas hésité contre les civils de Boutcha.

– Tu es sûr que ce sont les Russes ? L’ONU à fait une enquête, résultat ? « Dans l’état actuel des choses, il n’est pas possible de dire qui à fait ça. » Ce qui veut dire ce ne sont pas les Russes.

– Qui à fait ça ? Alors.

– Je ne sais pas, mais à Kiev, il y a eu de grosse bagarres, comme à Odessa en 2014, les Russophones, pour se reconnaître portait un brassard blanc, les Ukrainiens un jaune ou bleu. Dans les morts, je n’ai vu que des brassards blancs.

Marioupol

– Comme le tient ? Tu veux dire, ce sont les Ukrainiens qui on fait ça ?

– Je ne dis rien du tout, tu dois réfléchir. Tu es une Ukrainienne de ton clown, de ton nazi, pas moi.

– Je ne comprends plus rien.

– Fait travaillé tes méninges. Maintenant, je vais te remettre comme prisonnière, et je vais repartir.

Ambrasse moi. J'avais les larmes aux yeux, elle allait me manquer, je l'adorais déjà. Elle se serre contre moi, elle m'essuie mes larmes.

– Vladimir, tu ne peux pas me garder ? Je sais que tu le veux, comme moi. Tu me feras juger à l'arrivée.

– Alors les amoureux dit le commandant qui venait de s'approcher.

– Mon commandant, je vous apporte ce pli et...

– Merci mon garçon. Vous repartez ce soir ? Ou demain matin ?

– Demain Matin mon commandant je...

– Allez prendre une douche, vous êtes vraiment dégueulasse tous les deux, ensuite vous pourrez aller au lit, j'ai par chance encore une chambre pour vous deux. Tu te rends demain à Marioupol. Après sont départ.

– Vladimir ! Tu ne lui as pas dit que j'étais ta prisonnière ?

– Je n'ai pas eu le temps, tu as bien vu, et je ne le voulais pas.

Elle me prit par les oreilles pour m'embrasser, sa bouche sur la mienne, sa langue enroulée autour de la mienne,

elle appuyait son bas ventre contre ma bite qui recommençait de nouveau à bander, ses mains appuyaient sur mes fesses, ses yeux bleu sombre que je n'avais pas encore eu le temps de regarder comme il le faut, étincelaient.

Nous allons nous doucher, je monte la garde devant la porte, puis, la porte s'ouvre, complètement nue, elle me tire par le bras, dans la douche, puis ferme la porte à double tour.

– Déshabille-toi, aide-moi merde, bouge ton cul sale russe. Elle me tirait mes vêtements à bas.

– Fait attention comment tu me parles toi la poupette de ton clown, la nazie.

– Ce n'est pas mon clown et je ne suis pas nazie.

– Tu es dans l'armée des nazis. En plus je ne suis pas russe.

– Tais-toi, frotte mon dos avec le savon. Elle m'embrasse, frotte sa poitrine, son ventre contre moi, elle s'efforce de me faire bander, il ne lui a même pas fallu longtemps pour ça.

– Vladimir, tu m'emmènes à Marioupol ?

– Je suis bien obligé.

– Vladimir, je veux rester avec toi, tu veux bien, tu veux me garder ? Je suis donc ta prisonnière ?

– Mais à mon arrivée, je serais obligé de justifier de ta présence.

– Vladimir, j'ai envie de faire l'amour avec toi.

Elle me regarde dans les yeux, ses mains se déplacent lentement sur mon ventre, elle descend ses doigts sur mes testicules, puis elle prit ma bite enfin dans sa main, la faisant se déplacer lentement de haut en bas.

Ma bite grandissait, grossissait démesurément, mon ventre me chatouillait, tremblait, je sentais des fourmis courir dans tout mon bas-ventre, dans mes cuisses elle se laissa glisser lentement sur mon ventre, pour enfin prendre ma bite dans sa bouche. Mes jambes étaient comme de la guimauve.



Putain, je fermais les yeux, je pointais mon ventre en avant, jamais personne ne m'avait fait ça, elle me donnait un plaisir énorme, je jouissais, mon sperme s'éjectait de mon gland bien trop tôt, bien trop vite, j'éjaculais dans sa bouche, qui débordait, sur le bord de ses lèvres sur sa poitrine, sur le sol. J'avais maintenant de plus en plus envie d'elle, ce qui me retenait encore c'était ma peur, de ce, « **après** ». J'admirais mon Ukrainienne, mais j'en avais peur.

Je décidais donc sous la douche de l'aider, je ne disais rien, elle parlait suffisamment pour nous deux, mais je l'écoutais. Lorsqu'elle me dit.

– Vladimir, je ne comprends pas que ton dictateur fasse la guerre à un pays indépendant et démocratique.

– De quel pays parles-tu

– Oh merde, Vladimir, je parle de mon pays, de l'Ukraine.

– D'abord, il n'est pas mon dictateur. Il ne fait pas la guerre, il est venu pour nous sauver. Par ce que tu es certaine que ton pays est un pays démocratique ? Savonne-moi les fesses s'il te plaît, j'adore. Quelle douceur, ses mains qui me caressaient plus qu'elle ne me lavait.

– bien entendu, je suis certaine que l'Ukraine est un pays démocratique, tous les Européens le disent. Savonne-moi entre jambes, j'aime beaucoup, embrasse-moi encore. Ses cuisses largement ouvertes, elle me présentait sa chatte dorée. Je passais délicatement mes doigts, les enfoncez doucement dans son antre, ce qui la faisait gémir de plaisir

– Je crois que tu as mal compris, un pays démocratique, ce n'est pas un pays qui interdit tous les partis opposants, qui met les sénateurs en prison, qui met les journalistes en prison. Laisse ma bite maintenant, elle est propre depuis le temps que tu me la savonnes.

– Alors qu'est-ce qu'est l'Ukraine ? Enlève ton doigt de ma chatte maintenant, tu veux bien, je veux me retourner.

– Ma chère... amie de ton clown, je ne sais pas, mais un pays qui aide les Nazis, les Nationalistes, qui les mets dans son armée, qui à fait un putsch en deux-mille quatorze tuant plus de 50 personnes, qui pendant huit ans bombarda, tuant plus de quinze mille civils Ukrainiens, dans le Donbass, ce n'est pas un pays démocratique Donne-moi la serviette que je te sèche tes fesses, embrasse-moi.

– Et la Crimée ?

– La Crimée, ton clown, démocrate, voulait interdire la langue russe, les écoles russes, toutes les administrations russes en fait interdire tout ce qui est russe. Ils ont fait un référendum, pour être rattaché à la Russie, Ma chérie, tu dois savoir, que la Crimée est peuplée de quatre-vingt-quinze % de russe.

– Putain Vladimir de mon cœur, embrasse moi, tu viens de me dire ma chérie. Pourquoi ne veut-il pas négocier ton dictateur de Vladimir. Habille-toi, on sort de la douche.

– Il veut négocier, Ton clown ne veut pas. Tu dis un pays indépendant, ce sont les USA et l'Angleterre qui lui interdise de négocier, Johnson la dit : faites la guerre jusqu'au dernier Ukrainien.

– Vladimir, j'ai toujours envie de faire l'amour avec toi, tout de suite.

– Non, on rassemble nos affaires et on part pour Marioupol. J'ai pris un duvet et une couverture supplémentaire.

– Pourquoi ne veux-tu pas, tu n'as pas envie ?

– Si, j'ai envie, mais j'ai un peu peur.

– Tu peux dire ce que tu veux, mais ton dictateur il est en train de perdre la guerre, regarde, il est chassé de beaucoup de ville.

– Enlève ta main de ma bite ma chérie, je conduis. Je ne crois pas qu’il perde, il ne fait pas comme l’armée Ukrainienne, qui fonce contre un mur, perd beaucoup d’homme et continue, s’il peut. Mon Dictateur comme tu dis, il se retire pour avoir le moins de mort possible. Et revient en force. Stop, à plat ventre, ne bouge plus.

Nous sommes obligés de nous protéger, nous sommes bombarder par les Ukrainiens dans un village ou il n’y a aucun militaire. Nous avançons un peu, très lentement. Irishkahja se tient à ma ceinture.

– Vladimir, pourquoi ils tirent, tes poutines ?

– Ce sont tes clowns qui tirent, regarde leur brassard jaune ils font de la terreur.

– Mais il n’y a pas de militaire ici. Je ne comprends plus rien.

– Stop, je la plaque contre moi. Arrête-toi, ne va pas plus loin, il y a une mine.

– Ou ça, je ne vois rien moi.

– Il ne t’a pas appris à reconnaître les mines ton clown. Regarde ce truc vert.

– On dirait un jouet.

– Recule-toi, tu vas voir. On se recule à distance, puis je jette une pierre dessus pour la faire exploser. Oui, ce sont des jouets, si les enfants les trouvent, ils sont morts. Laisse-moi téléphoner. Je téléphone donc pour signaler la position. Une vingtaine sont à terre, on les voit à peine, mais elles sont capables de faire de gros

dégâts sur les humains et de tuer les enfants qui les prennent pour des jouets.

– Mais c'est interdit ! Pourquoi ils font ça tes Poutines ?

– Ce ne sont pas les Russes, ce sont tes Clowns, tes Nazis je te l'aie déjà dit.

– Ce ne sont pas mes nazis.

– Allez viens on s'en va.

– J'ai toujours envie de faire l'amour.

– Avec ton Poutine ? Ouw elle est vexée, quel silence, elle ne dit plus rien. Malheureusement pas pour longtemps. Elle a rattrapé mon ceinturon en courant derrière moi.

– Putain, tu n'es pas grand, mais tu vas vachement vite.

Poutine, donne-moi un baisé. Je l'embrasse bien sûr.

Dans la jeep, elle posa sa main sur ma cuisse, assez haut d'ailleurs.

– Eh toi, l'amie du clown, ne me fait pas bander en cours de route, c'est pas marrant de conduire en bandant. Elle sourit, elle m'embrasse encore et nous voilà partis.

Nous arrivons sans plus de problème à Marioupol.

Le drone.

Notre arrivée est passé complètement inaperçu, dans un brouhaha énorme, il tournait tous autour d'un drone de surveillance ukrainienne. Je ne comprenais pas, ce n'était pas la première fois.

– Regarde me dit un soldat celui-là, il n'est pas comme les autres. Il contient du phosphore blanc, il a une caméra, on peut suivre son trajet, qui est tout enregistré

– Qu'est-ce que c'est ce phosphore blanc ? Demande Irishkahja.

– Le phosphore blanc, lorsqu'il vient en contact avec l'air, il se met à brûler, à 1200 degrés. Si tu viens en contact avec lui, tu ne peux pas l'enlever, il peut te brûler jusqu'à l'os, il est plus dangereux que le napalm

– Poutine, qui fait ça ?

– Ma chérie...

– Ambrasse moi, tu viens de me dire ma chérie, continue.

– Ils veulent nous nuire, nous sommes en guerre !

– Pas contre les civils ! Qui fait ça ?

– Qui fait, ça ! Qui fait ça ! mais tes amis les Nazis. À bien regarder, bien sûr qu'ils sont en guerre contre des civiles, les civiles du Donbass, son des Combattants, comme moi.

– Tu veux me dire que tu es civil ?

– Oui, j'étais civil.

– Mais alors, c'est une révolution !

– Oui ma chérie, depuis deux-mille quatorze

– Embrasse-moi d’abord. Maintenant, c’est tout autre chose. Si je veux rester avec toi, qu’est-ce que je suis ?

– Une déserteuse mon chou. Donne-moi deux baiser mon chou.

– Pourquoi deux ?

– Tu m’as dit mon chou, et moi aussi.

– Tu sais ce que tu es ?

– Oui, je suis une déserteuse.

– Mais également une profiteuse. Elle avait roulé ses bras autour de ma teille.

– Bonjour Vladimir.

– Bonjour mon capitaine, je dois vous remettre ce pli.

– Qui es cette gentille Ukrainienne près de toi.

– Je voulais vous en parler, elle est ma prisonnière et...

– Passe donc sous la douche avec ton ukrainienne, vous puez tous les deux et prenez une chambre d’officier, la numéro quatre, à demain Vladimir.

– Vladimir, insiste Irishkahja !

– Quoi donc ?

– D’abord, je ne pue pas et j’ai de plus en plus envie de faire l’amour avec toi. Merde alors. Si cela continu, je vais te violer et sans condom.

Je l’entraîne sous la douche, elle se laisse dévêtir, profitant de mes caresses au passage. Nu, tous les deux, elle se serre contre moi.

– Vladimir, c’est beau le Donbass ?

– Bien sûr que c’est beau, en plus c’est mon pays natal.

– Nous serons là tous les deux ?

– Non, après la guerre, j’irais chercher ma mère en
Russie, nous pourrons vivre heureux tous les trois
– peut-être tous les quatre ? Lave moi ma chatte, tu es
si doux.

Le dépucelage

- Reste tranquille, hein d’abord tous les trois, nous n’avons même pas encore fait l’amour ensemble. J’aime comme tu me branles, lentement, j’adore
- Ne te fais pas de soucis, cela ne va plus durer longtemps et si tu ne veux pas faire l’amour, je te viole, je te l’ai déjà dit. Tourne-toi sur le côté, que je ne reçoive pas tout sur le ventre, dit voir « Mon chou »
- mon chou.
- bon, tu peux m’embrasser maintenant.

Nous avons reçu une belle chambre de super officier, elle s’était allongée sur le lit, les bras et les jambes en crois.

- Viens donc à côté de moi me dit-elle, elle passait ses mains sur mon dos, sur mes fesses. Tu crois que ton commandant va m’accepter dans son armée, elle s’était mise, à cheval sur ma poitrine.
- Bien entendu qu’il va t’accepter mon chou...
- Embrasse-moi.

Pour m’embrasser, elle doit reculer ses fesses, mais ne les lève pas pour cela. Ma bite se fait un petit chemin, j’ai pris peur.

- Irishkahja, m’exclamé-je, ma bite, ma bite, elle entre.
- Oui mon chéri, elle entre doucement, c’est vachement bon, tu me donnes beaucoup de plaisir, tu aimes ?
- Cela va me faire mal ?
- Bien sûr que non mon chéri. Ma bite entre toujours, doucement. Je ferme les yeux.



– Je vais saigner ? Demandé-je encore ? Mais je ressentais déjà du bien être, du bonheur comme elle disait, c'était vachement bon, j'adorai déjà

– Bien sûr que non.

– Arrête de me dire mon chéri.

– Pourquoi ?

– Je vais être obligé de t'embrasser pendant aux moins deux jours. Putain que c'est bon merde que c'est beau.

– Tais-toi mon chou pousse doucement, je ne t'ai pas dit mon chéri, continu, fait ton va-et-vient, putain, je jouis déjà, continue mon amour, continu.

Elle râlait de plaisir, elle se tordait de plaisir, sur mon ventre, je malaxais sa poitrine, ses mains atteignaient mes

testicules, qu'elle caressait. Elle se retourna, nous tombons du lit, mais nous continuons, ses jambes enroulées autour de mes cuisses, sa bouche collée à la mienne, son bas-ventre contre le mien.

D'un coup, elle se crispe, appuis des deux mains avec force sur mes fesses, elle cria, avec force.

« putain, moi, j'ai cru que toute la caserne nous avaient entendu ».

Dans un grognement bestial, nous jouissons, je sentais ses soubresauts pour chaque jet de sperme dans sa grotte, le tout débordait même de sa chatte. Nos jambes étaient plaines de Cyprine et de mon jus.

Elle se détendit, elle me caressait encore, lentement, elle ronronnait comme une chatte. Je l'embrassais, mais je recommençais, timidement. Ma bite en voulait encore, elle en voulait encore et moi... j'en voulais encore. Nous avons recommencé plusieurs fois dans la nuit, nous n'en pouvions plus, nous nous sommes endormis à même le sol.

- Tu vois mon chou, je t'ai dépucelé.
- Tu m'as violé.
- Uniquement à moitié. J'espère que le juge sera partial, pour un demi viole, qu'est-ce que je risque ?
- Que tu sois obligé d'en faire un complet.
- J'ai cru que c'était les Russes qui violait les filles...
- Mais tu n'es pas une fille ou bien je me trompe.

Ma prisonnière.

- Mon commandant...
- Ha Vladimir, je te cherchais justement, je voulais te donner ta permission, qui est cette jeune fille ?
- Je voulais vous le dire déjà hier, mais vous ne me laissez pas parler.
- Bon, je t'écoute maintenant. Elle est ta fiancée comme je vois.
- Commandant.
- Bon je t'écoute.
- Mon commandant, Irishkahja est ma prisonnière.
- J'ai cru... que... elle était ta fiancée ?
- Ça aussi mon commandant c'est justement mon problème, elle est de l'armée ukrainienne.
- Cela devient plus compliqué. Vladimir, tu me confies ta prisonnière, tu pars en permission.
- Non mon commandant, il n'en ait pas question, je veux être son avocat, j'aimerais qu'elle vienne avec moi pendant ma permission.
- Très bien, je te retire ta permission, je t'en donnerais une autre après le procès. Vous attendez que l'on vous appelle, Vladimir, tu la surveilleras de près.
- Oui mon commandant, de très près, même.

Le process.

– Bon les enfants, votre process aura lieu dans trois jours, à huis clos, interdiction de quitter l’enceinte.

– Mon commandant, j’aimerais entrer dans la compagnie de Vladimir, faire le courrier avec lui, est-ce possible ? Je suis capable de le défendre.

Le commandant la regarde, puis il répond.

– Je pense que se serra possible, j’en suis même content. Vous ne sortez que pour aller au mess. À plus tard.

Nous lui avons obéi, à la lettre comme il l’a dit, que pour aller au mess, nous étions le reste du temps, uniquement à poil, et pour ne pas prendre froid, enroulé l’un dans l’autre, ma bite ne ressortait que pour aller sous la douche, dans sa bouche ainsi qu’avant les repas. Nos repas bâclés, nous courions pour rentrer dans nos quartiers

Enfin le jour du procès. Nous tremblions tous les deux, quel vas être le résultat ?

Le juge, une dame qui avait l’aire très sévère, entre dans l’arène, elle nous regarde en fronçant les sourcils nous commençons à prendre peur.

Bon, nous allons juger mademoiselle Irishkahja, militaire dans l’armée Ukrainienne des Nazis.

– Madame la juge, je ne suis pas une Nazie.

– On va en discuter quel était votre grade dans l’armée et votre travail, expliquez-nous tous ça depuis le début.

– Oui, madame la juge, je commence. Il y a quatre ans, ayant perdu mon père, ma mère à disparu me laissant seul sans ressource, j’ai eu l’idée de rentrer dans l’armée.

– Qu’avez-vous fait ?

– Comme je n’étais pas très adroite de mes mains, j’ai appris à tirer et je suis devenue tireur d’élite. Comme je m’ennuyais, j’ai appris le karaté. Au début de la guerre, on m’a emmené dans un village détruis, un de mes compagnons m’a forcé... J’étais bien obligé, de le maîtriser, un peu fortement, je lui aie cassé une jambe et un bras. Les autres, mon donné le choix, tribunal militaire, ils auraient inventé quelque chose, ou j’accepte de... avec les trois autres. Puis ils sont repartis, après m’avoir plusieurs fois violé, mon lancé mes vêtements me laissant là, nue, pleurant avec une caisse de biscuit une centaine de cartouches, de l’eau et mon fusil. J’ai juré, que s’il passait devant mon fusil, je les tuerais

– Est-ce ce fusil ? demande la juge, en le lui montrant.

– Oui madame la juge.

– Quel était votre grade ?

– Je n’en avais pas, ils disaient, les filles ne sont bonnes à rien. Je vais leur montrer moi.

– Quel était votre travail ?

– Tirer et tuer tous ceux qui passaient sur la route.

– Eh, combien de fois avez-vous tiré ?

– Une fois madame la juge.

– Comment une seule fois et il est mort ?

– Non, madame la juge, mon défenseur va vous expliquer.

– Madame la juge, je marchais sur la route, j’ai peu distingué une ombre, il faisait presque nuit. Au même moment un fusil clac, je me jette à plat-ventre, je crois que je ne suis pas touché. Je reste un bon moment couché sur le sol. Je relève doucement le nez, pour voir une lumière dans la maison, je distinguais nettement une personne couverte d’un capuchon, qui se chauffait les mains sur une tasse de café, je contourne mon tireur, avec précaution, pour le surprendre. Il ne fut même pas surpris, il leva les bras avant que je ne lui demande, avec le sourire, C’est moi qui fus surpris de voir que c’était une jo...une jeune fille

– Vous pouvez bien le dire, une jolie jeune fille, car votre prisonnière est très belle.

– Merci madame la juge. Je l’ai attaché avec mes menottes à mon ceinturon, mais moins de deux minutes plus tard elle s’était déjà libérée. Même au matin libéré de ses menottes, elle avait préparé le café pour nous deux. Elle m’a surpris, elle me montra ce dont elle était capable, pendit une petite pierre à son cheveu, me pris ma kalachnikov, et coupa le cheveu, puis me rendit mon arme.

– Nous sommes restés pratiquement presque deux semaines ensemble, jamais elle n’a cherché à se sauver, bien au contraire, elle m’a demandé d’entrer dans mon unité pour rester avec moi.

– Eh qu’en pensez-vous, Vladimir ?

– Ce que j’en pense ? Madame la juge, je crois que se sera pour moi un très bon parti. Elle c’est se battre, pas moi, elle sait tirer, pas moi. Je peux courir, pas elle j’ai

une oui exceptionnel, pas elle. Ce que nous avons en commun ? Madame la juge, on s'aime, elle veut rester avec moi dans le Donbass, et je la veux avec moi, dans le Donbass.

– Mon commandant, qu'an pensez-vous ?

– Ce que j'en pense ? Cela ne va pas être facile de lui trouver sa garde-robe, mais je suis d'accord, j'ai d'ailleurs déjà une petite course pour vous deux de deux jours maximum

– Vous permettrez quand même que je donne mon verdict ? Demande la Juge

– Oh, excusez-moi dit le commandant

– Bon. Irishkahja, tu serras condamné à rester avec Vladimir, en tant que sa prisonnière, de ne pas t'écarter de lui. Foutez le camp ajoute-t-elle en souriant.

Le commandant trouva dans l'immédiat une veste pour Irishkahja et il nous envoya livrer un pli, avertir, que les bords du fleuve devaient être évacuer, les Ukrainiens voulaient faire sauter le barrage. Ils disent que ce sont nous qui voulons le faire, sachant très bien, que ce n'est pas notre avantage, bien au contraire.

Comme j'étais bien fatigué, je voulus m'allonger un moment avant de repartir, Irishkahja était d'un autre avis, en un tour de main. Je me retrouvais à poil, elle, assise sur mon ventre, elle me tournait le dos, ma bite dans sa main.

Lentement, elle fit glisser ses fesses en direction de mon visage, tenant bien entendu ma queue entre ses mains, puis elle prit enfin mon gland dans sa bouche, me faisant grogner de

plaisir, poussant toujours sa chatte sur ma bouche. Il ne me restait plus qu'à l'ouvrir, pour ne pas m'étouffer et pouvoir boire sa cyprine qui coulait à flot. J'étais aux anges, ma bite se gonflait d'une façon démesurée pas loin d'exploser.



Je réussis à déloger son clitoris, ce qui la fit sauter au plafond dans un cri atroce de dément, elle m'a même mordu ma tige, qu'elle se mit à lécher, comme une glace à la vanille. Je ne pouvais plus me retenir, et d'un coup j'éjaculais une très grande partie de mon sperme dans son gosier. Elle se démêlait pour ne rien perdre, ce qui était difficile, elle jouissait et avait pratiquement perdu toute sa concentration. Elle réussit sa bouche encore pleine, à se retourner et enroula ses bras et ses cuisses autour de moi. Nous sommes restés une bonne heure

enlacer avant d'aller prendre notre douche. Enfin de se mettre en mouvement.

Sur le trajet, il n'y avait aucun danger, à part les obus qui pleuvaient nous tombant dessus.

Très souvent nous devions nous protéger, sous la voiture, elle en profitait pour se coucher sur moi, et appuyait sa bouche sur la mienne, j'adorais, je simulais même quelques fois des alarmes, pour pouvoir l'embrasser et me faire caresser. Elle le savait pertinemment.

Nous avons donc donné nos messages.

– Tien Vladimir s'étonne le capitaine, je croyais qu'elle était ta prisonnière ?

– Vous avez mal vu, je suis sa prisonnière, elle est même condamnée à rester avec moi.

– Combien de temps ?

– Comme j'ai compris au tribunal, toutes sa vie

Il est évident que tous le monde le savait déjà. Nous sommes maintenant en vacance, nous roulons en direction de la Russie, retrouver ma mère. J'avais mis le chauffage à fond dans la voiture et ce fut une erreur. Au bout de dix minute, elle se retrouvait nue à côté de moi.

– Irishkahja, merde, je ne peux pas conduire, tu m'excites

– Eh bien, arrête-toi mon chou.

Elle avait le coup, nous n'étions même pas à l'arrêt, qu'elle avait baissé son siège, en me retournant je me

retrouvais à poil, sa bouche sur la mienne, sa poitrine contre la mienne, ma queue contre son ventre.

Nous avons un peu plus de cent kilomètre, nous avons mis plus de trois heures. Je dois dire qu'après notre premier arrêt, nous ne nous sommes plus rhabillé, jusqu'à Rostow dans la voiture il faisait chaud. La couverture cachait sa nudité, pas la mienne. Je conduisais d'une main de ce fait plus lentement.

– Dis-moi, mon chéri, d'abord embrasse-moi, il est grand le port de Rostow sur le don ?

– À Rostow. Il n'y en a pas. Pourquoi ?

– Il y a une bonne femme à la télé, elle a dit que les Russes avaient piqués tout l'acier des Ukrainiens, chargé dans un gros bateau de Mariupole, et transporté à Rostow.

– D'abord, il n'y a pas de port, deuxièmement, la profondeur ne suffit pas, trois, par camion ça va plus vite, ce sont environ cent-soixante km. Enfin, quatre, après le bombardement des Ukrainiens et des Russes, il n'y avait plus grand-chose. Nous sommes bientôt arrivés, il va falloir s'habiller.

– Oui, mais après que tu m'as embrassé.

– C'est encore un piège de ta part, tu cherches de nouveau à me violer. Je croyais que ce n'était que les Russes qui faisaient ça.

– Je crois que quelques Ukrainiennes comme moi le feront très bien avec des petits russes comme toi

– Ferme ta gueule, je ne suis pas russe. Ce fut ma dernière phrase, comme j'étais déjà nu, cela a été très vite, en un temps records, ma bite se trouvait au plus

profond de sa grotte, sa langue qui avait saisi, séquestrée la mienne, ses mains qui bloquaient mes fesses pour m'interdire le recule, ses tremblements qui m'existaient au plus haut point, il nous a fallu plus d'une heure pour franchir le dernier km, mais nous sommes arrivés correctement habillé.

Nous nous sommes présenté devant maman, en Ordre, Maman qui nous attendait depuis longtemps

– Bonjour mon garçon, je suis contente de te revoir, comment s'appelle ta fiancée ?

– Maman, elle s'appelle Irishkahja, mais fait attention, elle est ma prisonnière, elle doit rester à mon côté, un ordre du commandant.

– Je dois également le surveiller.

– Je dois voir pour les lits, je n'en ai qu'un pour Vladimir

– cela ne fait rien madame, je suis obligé de coucher dans son lit, c'est l'ordre de madame la juge, je n'ai pas le droit de m'éloigner

– Cela t'arrange bien hein ?

– Bien sur madame, je l'adore mon Poutine.

– Comment ton Poutine et puis appelle-moi maman,

– Oui maman, Je dois te dire, que lui il est pro Russe, donc un Poutine, et moi une pro Zelinski

– Ouille, ouille, ouille, les discussions sont programmées.

– Non maman, nous sommes depuis presque trois semaines ensemble, jour et nuit, je l'ai obligé à tous m'expliquer.

– Il t'a expliqué ?

- Oui maman et j’ai tous compris. J’aimerais prendre une douche
- Bien sûr pas de problème, je vais te montrer.
- Pas la peine maman, Vladimir, démerde-toi, je voulais prendre une douche.
- C’est un piège ? Ma chérie
- Ambrasse moi. Bien sûr que non tu me connais.
- Justement. Et cela était vraiment un piège. Notre douche a duré plus d’une heure.